L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 27 SEPTEMBRE 1885.

LE MARIEUR DE FILLES.

CONTE PORTUGAIS.

C'était le 12 juin 187.. la bonne ville de Lisbonne était en joie. On faisait les préparatifs pour fêter dignement Saint-Antoine de Lisbonne, patron de la ville, quoique les Italiens s'obstinent à l'appeler Saint-Antoine de Padoue. Il est pourtant bien portugais, étant né à Lisbonne en 1195.

Que de gentils autels élevés par les enfants sous toutes les portes cochères! C'est aussi un prétexte pour poursuivre des passants, une sébile à la main, demandant au petit sou pour Saint-Antoine, sou qu'ils dépensent, plus tard, en sucreries. Mais il fallait voir les jeunes filles! C'était à qui mettrait les plus belles fleurs devant la sainte image. Et c'est que ce bon Saint-Antoine aimait les filles portugaises avec leurs amoureux!

Dans une chambre tendue de bleu de ciel, deux jeunes filles causaient, tout en étalant une serviette en dentelle d'une blancheur immaculée sur la commode, qu'elles allaient transformer en autel.

—Tu es bien aimable d'être venue passer les jours de fête avec moi, chère Maria, disait une des jeunes filles à sa compagne.

—Le sacrifice n'est pas grand, Antonia, je n'ennuie tant dans ma province que j'éprouve un véritable bonheur à venir t'embrasser et fêter tes dix-huit ans.

—C'est la première fois que père donne une réception depuis la mort de ma pauvre mère.

—Quel dommage qu'elle ne soit pas là pour te voir aujourd'hui! La jeune fille poussa un soupir et montra le ciel.

—Mais regarde donc comme notre autel va être beau! s'écria Maria pour chasser la tristesse de son amie. Donnons-moi les cierges et Saint-Antoine.

Antonia sortit de la chambre, mais elle revint bientôt en apportant une magnifique statuette en terre, représentant Saint-Antoine avec l'enfant Jésus dans les bras.

—Dieu qu'il est beau!

—C'est une surprise de père, il me l'a apporté hier.

—Et maintenant il faut illuminer, l'entourer de fleurs, ce cher saint, pour qu'il nous marie dans l'année. As-tu fait ton choix, ma mignonne? Quel est l'élu de ton cœur?

—Quelqu'un que j'aime et qui ne m'aime pas, répondit en soupirant Antonia.

—Il y a quelqu'un qui ose ne pas t'aimer, mon ange! reprit Maria en embrassant son amie.

—Oui, quelqu'un qui occupe ma pensée depuis deux ans et qui a le tort de ne pas s'en apercevoir.

—Qui donc!

—Auguste de Carvalho, le filleul de mon père.

—Qui sait! C'est peut-être un timide! Si ce riche, il l'est moins, c'est l'amour seul un obstacle dans notre pays où l'amour tient la première place dans le mariage.

—Ne parlons plus de lui, dit Antonia, je serais triste toute la soirée et je ne souffrirait. Allons nous faire belles pour les invités.

M. Silva, père d'Antonia, donna une jolie fête, ce jour-là. On admira surtout l'autel de Saint-Antoine, puis on dansa, on fit les petits jeux, on tira au sort des prénoms masculins et féminins, afin de connaître le nom de son futur mari ou de sa future femme, et lorsque la société se sépara, il était fort tard.

Après avoir reçu la bénédiction paternelle (les enfants portugais ont conservé la pieuse habitude de demander la bénédiction de leurs parents avant d'aller se coucher), Antonia rentra dans sa chambre avec son amie.

—Et nos amours! demanda Maria en riant.

—A-t-il seulement fait attention à moi! s'écria douloureusement la jeune fille.

—Aveugle! Mais il t'adore! Je l'ai observé ce soir, il n'avait des yeux que pour toi!

—Tu dis cela pour me consoler!

—Probablement. Allons faire nos dévotions à ton saint patron et demandons-lui le miracle tant désiré.

—Je l'ai tant prié déjà et il ne m'a pas exaucée!

Maria prit son amie par la taille puis l'embrassant, elle lui dit tout bas:

—Dans ma province, les gens disent qu'il faut maltraiter Saint-Antoine pour qu'il fasse des miracles.

—Le maltraiter?

—Oui, ils disent qu'il ne cède qu'à la force.

Antonia frappa du pied, courut vers l'autel, saisit la statuette, et la jeta par fenêtre, restée ouverte. Un cri de douleur retentit dans la nuit.

—Grand Dieu! Qu'as-tu fait? s'écria Maria en courant à la fenêtre. Les deux amies aperçurent un homme étendu sur le trottoir.

Affolée, Antonia s'élança hors de la chambre.

—Père, père, vite! j'ai tué quelqu'un! M. Silva, qui n'était pas couché, descendit aussitôt suivi de son domestique.

Les deux hommes transportèrent le blessé dans la maison où les jeunes filles les attendaient avec anxiété.

—Pauvre garçon! il a la tête fendue, mais comment se trouvait-il sous nos fenêtres!

—Qui donc! s'écria Antonia.

—Auguste, mon filleul.

La jeune fille poussa un cri et s'évanouit dans les bras de Maria. Lorsqu'elle revint à elle, son père lui tenait les mains et le blessé était couché sur le lit de M. Silva.

—Calme-toi, ma fille chérie, espérons que le pauvre garçon guérira.

Antonia se jeta au cou de son père:

—Je l'aime tant! murmura-t-elle.

Etrange manière de prouver son amour en fendant la tête de l'homme aimé! Maria m'a tout raconté. C'est Saint-Antoine qui a fait le malheur.

Le médecin arriva et déclara, après avoir examiné le blessé, que c'était grave, que ce serait long.

—Je ne m'explique pas la présence d'Auguste sous nos fenêtres, à deux heures du matin, dit M. Silva.

Il soupirait sous le balcon de l'aimée! murmura Maria à l'oreille d'Antonia. Le blessé reprit connaissance, mais ce fut pour tomber dans le délire. Pendant un mois, Antonia ne quitta pas le chevet d'Auguste de Carvalho. Pendant le délire du jeune homme, la jeune fille apprit le profond amour qu'elle avait inspiré, amour non révélé à cause des différences de fortune. Un soir, le malade ouvrit les yeux et aperçut, à la lueur pâlé d'une veilleuse, sa jolie garde-malade. Est-ce un ange du bon Dieu qui veille sur moi? murmura-t-il en la regardant tendrement.

Antonia lui mit sa main mignonne sur la bouche pour lui ordonner de se taire.

Le malade retint cette petite main chérie et la couvrit de baisers.

—Ah! chère Antonia, si vous saviez!

—Je sais tout, interrompit la jeune fille en se penchant vers le bien-aimé. Moi aussi je vous aime!!

Six mois après la *chute* de Saint-Antoine, M. Silva invitait tous ses amis et connaissances au mariage de sa fille avec Auguste de Carvalho.

Après la cérémonie nuptiale, les invités suivirent les nouveaux époux chez eux où un grand déjeuner devait leur être offert.

Pendant que tout le monde admirait les riches cadeaux envoyés à la jeune mariée, Auguste de Carvalho entraîna sa chère Antonia dans leur futur appartement.

Voici mon cadeau de noce, ma bien-aimée, dit-il en lui donnant un joli écrin:

—Le jeune femme l'ouvrit et poussa un cri de joyeuse surprise.

—Un Saint-Antoine en argent!

—Mais tu oublies, Auguste, qu'il a failli te tuer! et elle cacha sa jolie tête dans le sein de son mari.

—Je n'oublie pas surtout qu'il m'a donné le bonheur rêvé! murmura l'heureux époux en pressant sa femme sur son cœur.

—Vous voyez bien que j'avais raison de dire qu'il faut maltraiter Saint-Antoine pour qu'il fasse des miracles! dit une voix railleuse derrière eux.

Ils se retournèrent et aperçurent Maria.

IGNOTA (*de Lisbonne.*)

Quand la Russie témoigna le désir d'entrer en relations plus intimes avec l'Allemagne, le prince de Bismarck répondit qu'il ne pouvait accéder à ce désir qu'à la condition que le cabinet de Saint-Pétersbourg parviendrait à rendre plus cordiales ses relations avec le gouvernement austro-hongrois.

Le rapprochement de la Russie et des deux alliés est, aujourd'hui, un fait accompli.

Le but poursuivi par les trois empires est le maintien de la paix, et leur prépondérance est tellement assurée par l'entrevue de Kremsler, que si l'Angleterre cherchait à contracter une alliance avec la Turquie contre la Russie, ils pourraient déjouer tous ses efforts, tout comme ils pourraient l'empêcher, en cas de conflit avec la Russie, de transporter le théâtre de la guerre d'Asie en Europe, pour faire renaître la question d'Orient.

Déclaration de M. de Giers: Bien que M. de Giers ait déclaré que le but principal de l'entrevue personnelle des deux empereurs était de resserrer les liens qui unissent l'Autriche à la Russie, il est certain que le czar est venu à Kremsler, afin de s'assurer la neutralité bienveillante de l'Autriche et de l'Allemagne, pour que les Dardanelles restent fermées aux flottes anglaises, le jour où elles voudraient entrer dans la mer Noire, en cas de conflit.

C'est le 31 août que M. Chevreul (Michel-Eugène), membre de l'Institut de France (Académie des sciences, section de chimie), est entré dans sa centième année. Il est né à Angers (Maine-et-Loire) le 31 août 1786. Il fait partie de la doyenne assemblée depuis le 7 août 1826, en remplacement de Fourcroy.

Nous n'avons pas à rappeler les titres du "doyen des étudiants de France," comme il se plaît à se faire appeler.

Le corps du cardinal Mezzofanti, le célèbre polyglotte qui parlait cent trente cinq langues et cinquante huit dialectes, a été exhumé du caveau provisoire de l'église St-Onofrio, à Rome, pour être déposé dans le magnifique tombeau qu'un comité lui a fait élever dans la même église, derrière le mausolée du Tasse.

En ouvrant le cercueil pour procéder aux constatations légales, on a trouvé le cadavre parfaitement conservé, les chairs étant restées d'une blancheur d'albâtre. Les ornements sacerdotaux étaient intacts.

Le cardinal Mezzofanti est mort au mois de mars 1849, à l'âge de soixante quatorze ans. Son cadavre n'a pas été embaumé.

Pendant la récente Législature de France, il a été présenté, au Sénat et à la Chambre des députés, divers projets tendant à procurer des capitaux aux cultivateurs sur engagement chirographaire; mais aucun de ces projets n'a paru susceptible d'application. Le gouvernement étudie un ensemble de dispositions nouvelles, qui seront soumise au Parlement dès l'ouverture de la session. Ces dispositions auront pour base, au Crédit agricole, les revenus annuels de l'exploitation, et, notamment, les récoltes pendantes. On abrogerait au préalable, les prescriptions du Code, qui interdisent cette catégorie de prêts. Les denrées devant servir de gages aux prêteurs pourraient être déposées dans des magasins généraux.

Ces gages seraient toutefois exposés à des détériorations, et il sera évidemment nécessaire d'en couvrir la valeur au moyen d'une assurance. Les capitalistes n'avanceront leur argent que s'ils ont la certitude que leur garantie ne court pas le risque de s'amoindrir ou de disparaître. Il est présumable que cette éventualité sera prévue par la loi nouvelle. En outre, il conviendra d'autoriser le consignaire à vendre la marchandise consignée à toute époque, pourvu que cette opération ne soit pas postérieure à la durée du prêt.

Il y a quelque mois, une dame..... adressa, à la reine d'Angleterre, la supplique suivante:

"En 1867, le fils de la maison où j'étais gouvernante m'épousa, contre le gré de ses parents. Après s'être ruiné dans de malheureuses spéculations, il mourut, me laissant, ainsi que ma fille Ellen, dans la dernière misère; ses parents, qui sont riches, ne voulurent nous accorder aucun secours. Dans ma détresse, voyant mon enfant dépérir, je la cédai à une troupe de danseurs de corde. Voilà que ces jours derniers, le frère de mon mari vient de mourir, lui léguant 150,000 livres sterling (près de 4 millions de francs); mais, il y a plus de cinq ans que je n'ai eu de ses nouvelles."

La dame terminait, en priant Sa Majesté de faire faire des recherches pour retrouver sa fille. La reine en donna l'ordre, et l'on a découvert que la jeune fille, pendant que la fortune courait après elle, avait été tuée à Mexico, par un jeune homme dont elle avait repoussé les avances.

La mère hérite de ses millions.... mais elle est devenue folle de douleur.

La loi du 27 mai 1885 sur la relégation des récidivistes en France, supprime la peine de la surveillance de la haute police et la remplace par la défense faite au condamné de paraître dans des lieux déterminés.

Il résulte d'une circulaire du ministre de la guerre que la gendarmerie n'a plus à signaler ni à arrêter les individus qui, se trouvant placés sous la surveillance de la haute police en vertu de jugements rendus antérieurement à la promulgation de la loi précitée, auraient quitté leur résidence sans autorisation; son rôle se borne à s'assurer que ceux auxquels la défense a été signifiée et dont elle sera informée par l'autorité administrative ne séjournent pas dans les lieux qui leur sont interdits.

VIE MILITAIRE

Le Premier Coup de Feu.

J'ai encore à fleur de peau l'impression produite par le premier coup de fusil que j'entendis. Remarquez comme certains sons, certains parfums, certaines lectures, qui, au point de vue physique et réel, sont si peu importants, prennent une place énorme dans la vie. Il y a des ces grains de sable qui paraissent des roes gigantesques et que le temps, ce grand limeur, ne parvient pas à user, ni même à déplacer.

A la fin d'août, en 1870, j'avais été détaché au Génie, pour diriger les travaux de défense qu'on exécutait à Brimborion. Cette adorable colline boisée, qui domine Sèvres et le cours de la Seine, est bien connue des Parisiens qui vont le dimanche manger une friture au Bas-Meudon; c'est en tout temps un des plus jolis sites des environs de Paris, mais, à ce moment, c'était tuniquement un point stratégique important.

La garnison de la future redoute se composait d'un élève de l'Ecole polytechnique, de deux mobiles de Seine-et-Marne et de moi. J'avais un chassepot et neuf cartouches; Charmas qui était plus myope qu'Alphonse Daudet, était armé de son épée de polytechnicien—la tangente—et d'un revolver de poche, grand comme la main qui portait à quinze pas. Quant aux deux mobiles, vêtus de vareuses en toile bise, à pattes écarlates, ils étaient totalement dépourvus d'engins meurtriers. Avec leur coiffure pacifique, leur bonne figure rougeaude, leur air embarrassé et un peu bêta, ils avaient plutôt l'air de collégiens en rupture de *bancs*, que de farouches soldats ivres de sang et de carnage.

Je demandai des armes pour "mes hommes" au commandant du génie, sous les ordres duquel, je me trouvais; on me répondit que, "mes hommes" seraient armés en même temps que leur bataillon. Quand?.... Mystère.

Devant une situation aussi critique, Charmas, qui avait le titre d'officier de place (?) et moi, nous nous réunîmes en conseil de guerre et il fut décidé, à l'unanimité, que tous les deux, en cas d'attaque, nous tiendrions tête à l'ennemi, lui avec son revolver, moi avec mon chassepot. Pendant le combat, la garnison—nos mobiles—resterait en réserve; elle viendrait nous remplacer, en se servant de nos armes, lorsque nous serions tués ou blessés.

Ne riez pas. Je vous jure que mon polytechnicien et moi, nous étions de bonne foi, très sérieux et tout à fait décidés à exécuter notre plan de bataille.

Le 6 septembre, nos deux mobiles retournèrent à leur bataillon et furent remplacés auprès de nous par une compagnie de cet héroïque 35e de ligne qui se conduisit si admirablement pendant le siège.

Comme le colimaçon qui rentre dans sa coquille à l'approche du danger, la grande ville se tassait devant l'arrivée des Prussiens, et les villages suburbains devenaient peu à peu déserts et silencieux. On ne voyait pas la bête, mais on la sentait venir.

Le capitaine de la compagnie comprit qu'il était prudent de veiller et de s'éclairer. Le 14, il commença à faire faire des reconnaissances à ses hommes dans les bois qui nous séparaient de Versailles.

Avec l'insouciance de mon âge, la vie nouvelle que je menais me ravissait et je nageais en plein rêve; piétinant d'impatience de n'avoir à diriger que des terrassiers, je recherchais constamment l'occasion de me signaler dans une action d'éclat extraordinaire afin de gagner, du premier coup, la gloire d'un Bayard ou d'un Napoléon. Un jour, je n'y tins plus et je demandai en tremblant au capitaine l'autorisation d'accompagner la prochaine ronde.

Les balles prussiennes n'avaient pas encore fait, dans mon bataillon, les vides qui m'amenèrent plus tard à être lieutenant; malgré mes humbles sardines d'or, le capitaine, qui ne prenait pas, je crois, mon militarisme au sérieux, m'avait toujours traité en égal. Il était froid, réservé, d'une distinction presque hautaine, mais sans rudeur et sans rudesse.

—Volontiers, me répondit-il. Mes sergents sont sur les dents, et celui qui devait venir avec nous cette nuit est malade: vous le remplacerez. Nous partirons du château de Meudon à *onze* heures.

Si j'avais osé, j'aurais embrassé mon interlocuteur.

Nous étions le 17, c'est-à-dire deux jours avant l'investissement de la capitale: le télégraphe était partout coupé, excepté vers Paris. La veille, on avait trouvé, à un kilomètre de Bellevue, un gendarme, porteur d'une dépêche, le crâne fracassé et la sacoche vide, gisant, au milieu de la route, dans une mare de sang. Evidemment la vermine noire avançait.

A l'heure dite, j'étais dans la cour des communs du château. Douze lignards étaient déjà rénnis près du mur de la cantine.

Aux commandements du capitaine, prononcés à demi-voix, on s'aligna, on se numérota, on chargea les fusils.

—Par le flanc droite, sans doubler—En avant, marche! —Et surtout le plus profond silence.

Nous entrâmes sous bois.

Ah! la belle nuit! Dans sa placidité limpide, la lune avait jeté un voile bleuâtre sur la nature, qui semblait goûter un voluptueux sommeil. Les teintes sombres des taillis se découpaient avec des dégradation insensibles sur la nappe argentée des gazons. Quelques arbres, rougis déjà par l'automne, accrochaient la lumière et la renvoyaient en ricochets, dans la pénombre des fourrés.

Grâce à l'humidité de l'atmosphère qui entourait jusqu'aux premiers plans d'un léger brouillard, le paysage respirait une douceur infinie, même de recueillement et de paix. A droite, à gauche, devant, derrière soi, l'ombre s'étendait capricieuse, immense, insondable et donnait au bois l'aspect d'une forêt enchantée, peuplée de sylphes et de gnomes. L'odeur amère et poivrée traînait des feuilles mouillées par la rosée et que faisait frissonner le souffle de la nuit, mêlée au parfum capiteux des fleurs sauvages, montait au cerveau et produisait une ivresse étrange.

Je pensais à la peinture de Corot, à *Dhuray du matin*, de Schumann, au *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, à bien d'autres choses encore, mais certainement il n'y Prussiens, ni à Paris, ni à la guerre, ni à la reconnaissance, lorsqu'un coup de fusil me rejeta brutalement dans la réalité. Une lueur rouge, rapide comme un éclair déchirant l'ombre du bois, une détonation qui me sembla formidable dans ce grand silence, un sifflement assez semblable au vol d'un insecte, le bruit sec d'une branche cassée au-dessus de ma tête, et ce fut tout.

Ce fut tout, mais de ma vie, je n'oublierai ce coup de fusil, car j'ai eu, dans le moment, la plus belle peur qu'il soit possible à une créature humaine de ressentir. Oui, depuis, la détonation du Dreyse a souvent frappé mon oreille; certains jours les coups de ce fusil maudit étaient si nombreux, si précipités qu'il était impossible d'entendre sa propre voix, et qu'on se serait cru sous la couverture vitrée d'une gare, pendant une grêle effroyable, mais jamais, jamais je n'ai eu la même impression que la nuit de ma première reconnaissance.

—Halte! commanda le capitaine, d'une voix aussi calme que s'il avait demandé l'annuaire au Helder. Tout le monde sous bois.

Quant à lui, il tira son sabre posément, comme à la parade, et droit sur la route, sous les rayons de la lune qui faisaient miroiter sa légion d'honneur et les boutons de sa tunique:

—Que le lâche qui vient de faire feu, tire donc sur moi, dit-il, d'un ton clair et ferme. Je l'en défie, car nous saurions où il se cache.

Il resta ainsi une minute, ce fou héroïque, une minute qui me parut un siècle, puis il vint à moi, dans le taillis où nous étions rentrés.

—Rengagez, prenez six hommes et fouillez le bois. Si vous êtes attaqué, vous vous replierez sur moi et nous tâcherons de regagner la redoute où nos coups de feu donneront en tout cas l'éveil. Allez, baïonnette au canon.

Si je vous disais que je ne tâtonnai pas en ajustant mon sabre au canon de mon fusil, et que ma main était très ferme, je serais certainement à côté de la vérité. Mais le cœur m'était tout de même un peu revenu et puis l'amour-propre s'en mêlait; je ne voulais pas que mon pantalon bleu de mobile restât en arrière des pantalons rouges, et le meilleur moyen de ne pas être en arrière, est encore d'aller en avant. Je pris donc le taureau par les cornes, et comme on avale une médecine amère d'un seul trait, je me dirigeai vers la partie la plus sombre de la forêt, la baïonnette en avant et le doigt sur la détente.

Au bout d'une demi-heure de recherches inutiles, je ramenai — le képi sur l'oreille et avec la placidité d'un héros— mes six hommes au point de ralliement. Nous reprîmes notre route vers Ville-d'Avray et deux heures plus tard, je dormais sur mon lit de camp comme un bon bourgeois fatigué d'une promenade dans la campagne.

Le capitaine Eloy est mort, à Champigny, en décembre 1870, dans la poitrine, en ralliant sa compagnie sous le feu d'une batterie prussienne. C'est le cœur encore serré que je pense à ce brave si calme, si simple, si impassible devant le danger; son souvenir ne se présente jamais à mon esprit sans que je ne me rappelle le battement de cœur que me causa le premier coup de fusil résonnant à mon oreille.

FRANTZ JOURDAIN.

La collection des oiseaux aquatiques du Jardin d'acclimatation de Paris s'est enrichi, dernièrement, d'une espèce aussi rare que curieuse: le pingouin aux pieds noirs.

Ces palmipèdes, originaires de l'Afrique australe, paraissent tenir le milieu entre les oiseaux et les poissons. En effet, les pingouins, dont le nom vient du mot latin *pinguis*, qui signifie graisse, ont le corps imprégné d'une huile grasse. De la taille d'un gros canard, au lieu d'ailes ils possèdent des ailerons que l'on dirait couverts d'écailles plutôt que de plumes et qui leur servent de nageoires, avec un corps nu et cylindrique à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames plutôt que deux pieds.

Tous les voyageurs qui abordent les rivages des mers australes sont frappés d'étonnement à la vue des innombrables bandes de pingouins qui les animent. Droits et assis sur le croupion, à terre, ces animaux portent la tête haute et le cou tendu, tandis que leurs ailerons s'avancent comme deux bras. Généralement immobiles dans cette attitude, et aligués avec leur ventre blanc, leur cap pochon et leur manteau noirs, ils rappellent le costume de certaines corporations religieuses, ce qui les fait comparer par les marins à des processions de dominicains.

Inhabiles au vol, ils sont pesants et gauches sur terre, aussi, ne peuvent-ils se dérober à la poursuite de l'homme; mais la scène change aussitôt qu'ils ont gagné l'eau leur élément de prédilection. Ils plongent, ils nagent avec une prestesse qui nargue les gros poissons et fait le désespoir des petits, leur pâture habituelle.

A certaines époques de l'année les pingouins se réunissent et délibèrent avant de commencer la construction de leurs demeures. Sur un terrain assez uni, d'environ deux hectares ils tracent un carré dont les côtés, parallèles au bord de l'eau, reste toujours ouvert. Puis, avec leur bec, ils ramassent des pierres qu'ils entassent en dehors des lignes de l'enceinte, et s'en servent pour bâtir de petits murs percés seulement de quelques portes. Pendant la nuit, ces portes sont garnies par des sentinelles. Ils divisent ensuite le terrain en carrés assez larges pour recevoir un certain nombre de nids, et laissent un chemin entre chaque carré. L'intérieur de chaque nid a environ trois pieds de profondeur et rappelle, par sa forme, un four dont l'entrée serait étroite et surbaissée.

Ces travaux sont si multipliés dans certains parages, qu'il arrive souvent aux marins de s'y enfoncer en marchant. Alors le pingouin se jette sur les jambes des visiteurs importuns, qui ne sont tirés qu'après avoir reçu de vives blessures.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que beaucoup des oiseaux de mer viennent demander l'hospitalité à cette petite république animale and et placent leurs nids dans les *carrés* inoccupés. Tout ce petit monde vit ensuite dans la meilleure intelligence.

Ajoutons un dernier détail: La femelle du pingouin ne pond qu'un œuf.

Le roi de Suède a informé, récemment, l'Académie des sciences, qu'à l'occasion de sa soixantième année, il fonde un prix de 2500 fr., qui sera remis le 21 janvier 1889, à l'auteur de la plus belle découverte en mathématiques.

Piqûres d'insectes, guêpes, frelons abeilles, taons, cousins, puces, etc., sont instantanément guéries au moyen d'un poireau. Il suffit de se frotter la partie blessée avec ce légume, et l'enflure est aussitôt conjurée; la douleur n'a pas même le temps de naître, ou si elle a commencé, elle ne dure pas longtemps.

L'autre jour, à la Bourse, un ué natif de la Cannebière racontait que, dans le vieux port de Marseille, un navire avait été complètement mangé par les rats!

—Tout un navire, s'écrie un assistant, comment diable l'ont-ils mangé?

—A la coque, tout naturellement, réplique le Marseillais.

Calino, qui'est amputé de la jambe gauche, entre dans une pharmacie et s'affaisse sur une chaise.

—Un fer rouge! vite! souffle-t-il. J'ai été mordu par un chien enragé!

—Où est la morsure?

—Là! Cautérisez!

Et il présente sa jambe de bois.

—Dis donc, je viens de voir sur le boulevard un tableau du célèbre, de l'illustre Machin.

—Ah bah! Qu'a-t-il donc exposé?

—Sa réputation.

Nous lisons, dans la *Patrie* de Montréal, Canada:

La *Revue générale* signale l'état actuel de la propagation de la langue française dans les pays étrangers. Elle constate, tout d'abord, que, chez toutes les grandes nations de l'Europe, les classes riches ou aisées comprennent ou parlent notre langue.

A Londres, 2,000 professeurs enseignent le français, qui est resté en usage dans les îles anglo-normandes.

En Belgique, en Hollande, en Suisse, il est extrêmement répandu. Le français est la langue officielle en Belgique et la seule usitée devant les tribunaux. En Suisse, 600,000 habitants des cantons de Genève, de Vaud et de Neuchâtel, parlent le français. En Danemark notre langue se développe.

En Allemagne, où l'on nous hait si cordialement, en Autriche, en Russie, il est de bon ton de parler français.

Notre situation a bien perdu de son importance en Portugal et en Espagne. A Barcelone, où résident 30,000 Français, on ne compte que 170 élèves dans de rares établissements d'instruction, et dans les colléges ou écoles des religieux placés sous notre protectorat, on ne parle et l'on n'enseigne que l'espagnol, sauf dans deux ou trois.

En Italie, les provinces du nord oublient le français, bien qu'à Rome il soit maintenu en grand honneur par l'Académie de France, par l'école française de Rome et par le Collège français qui compte plus de 220 élèves.

Les Etats du sud-Est, la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie, la Grèce, aiment la France, et, malgré les efforts incessants de l'Autriche et de la Russie, nous gardons une situation privilégiée.

En Afrique, il n'y a pas à parler de l'Algérie, qui est une terre française. En Tunisie, les résultats obtenus sont brillants. Plus de 4,000 élèves fréquentent les écoles françaises de la régence. De nombreux cours d'adultes sont établis à Tunis, ainsi que des bibliothèques très suivies.

Au Maroc, nous n'avons encore rien fait, et il serait grand temps d'aviser, car l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne songent à y établir leur prépondérance.

En Egypte, on ne s'occupe pas assez des écoles françaises. Au Sénégal, nos écoles comptent plus de 1,000 élèves. Ethiopie nous est attachée et commence à bégayer notre langue. Dans le Levant, nous sommes puissamment aidés par les Maronites et les missionnaires français.

Nos missionnaires nous y ont conquis une situation des plus importantes, que les Anglais cherchent, sans succès, à nous enlever, malgré les nombreuses écoles qu'ils entretiennent. Et de leur côté, l'Italie et l'Allemagne, ne négligent rien pour y prendre une place importante. Tous ces efforts ne peuvent empêcher que les élèves fréquentent assidument les écoles de l'Alliance israélite, à Mossoul, à Bagdad, à Smyrne.

Dans cette dernière ville, le commerce ne se sert que du français. A Mossoul, les dominicains ont plusieurs établissements florissants.

En revanche, en Syrie, de nombreux colléges ou écoles, dirigés par des Anglais ou des Américains, existent à Brummania, à Zalé, à Soudéide (ancienne Bélecie), et à Lattaquié.

Tout est à faire en Arménie. La Perse nous est éminemment favorable; le schah et plus de deux mille personnages de sa cour ne parlent guère que le français.

En Cochinchine, l'annamite est presque seul parlé en dehors du monde officiel et des colonies étrangères, mais on s'occupe activement de développer l'enseignement du français. Déjà plus de 6,000 enfants fréquentent nos écoles.

Notre situation dans le reste de l'Asie est a peu près nulle.

En Amérique, 2 millions de Canadiens parlent notre langue. Au Nicaragua, les cours de l'Institut agronomique et de l'Ecole des arts et métiers se font en français. A Haïti, le français est resté la langue officielle.

La conclusion de ce résumé, c'est qu'il faut appuyer énergiquement les efforts faits pour le développement de notre langue dans tous les pays de la terre.

On sait que Beaumarchais était fils d'un horloger.

Un homme de la cour, le voyant passer dans la galerie de Versailles, s'approcha de lui et lui dit:

—Parbleu, monsieur de Beaumarchais, je vous rencontre à propos. Ma montre est dérangée, faites-moi le plaisir d'y voir.

—Volontiers, mais je vous prévens que je suis très maladroit.

—Pure modestie, monsieur; voyez-y, je vous prie.

Beaumarchais prend la montre et la laisse tomber de haut sur le pavé.

—Mille pardons, monsieur le marquis! je vous avais bien dit que je n'étais pas adroit.

Mme X... donne une cuillerée de compote de pêches à Toto.

—Celui-ci, très peu satisfait de la part qui lui est attribuée, regarde en pleurant le compotier.

—Fi! le vilain, qui mange plus avec les yeux qu'avec la bouche.

—Mais non, maman; si je pouvais manger avec les yeux, je ne pleurerais pas. Va!

Un ouvrier de Paris, sa laborieuse tâche accomplie, entre chez le marchand de vin. On lui sert un mélange très brillant à l'œil, mais dépourvu de toute force.

—Du vin de propriétaire! dit le patron avec audace.

—C'est donc pour cela, répond joviale-ment l'ouvrier, qu'il promet tant et répare si peu!

Champoireau lit un rapport de statistique: "Le recensement embrasse six millions de femmes."

—Heureux homme! murmure Champoireau.

Les réservistes sont partis.

A l'époque où nous étions de la réserve, nous nous plaignions de la longueur des vingt-huit jours.

Un ami nous donna le conseil suivant:

—Veux-tu que tes vingt-huit jours passent vite? fais un bibliet à un mois.

M. X... au Nemrod convaincu, mais malheureux, rapporte de la chasse un lièvre de superbe apparence.

Mais, au lieu-au-lieu apparition sur la table, le quadrupède met le nez des invités à la plus cruelle épreuve.

—Mon Dieu, mon ami, dit simplement la maîtresse de la maison, comme tu as bien fait de le tuer! Il était grand temps!

Guibollard est en train de se coucher pendant qu'un violent orage se déchaîne dehors.

Il coiffe son bonnet de coton, qui reste droit sur sa tête.

—Quelle tempête! dit madame, quelle furieuse! quelle impuissance ça a de s'abriter sous les arbres! C'est pourtant bien connu que toutes les cimes attirent la foudre.

Guibollard, se mirant dans la glace et apercevant son bonnet de coton dressé comme l'obélisque sur son chef:

—Diable, c'est vrai! exclame-t-il, et vivement il en aplatit la pointe.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 26 septembre 1885

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$653,421 00	$67,908 00
Même temps la semaine dernière.	657,056 00	117,620 00

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (étalon..... au pair
..... (trade dollar). 70⅞c
Prix de l'argent en lingots à Londres..... 47½d

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain.....	80
Pièces de 5 francs.....	30@
Pièces de 20 francs.....	$3.80@ 3.90
Souverains.....	4.80@ 4.95
Pièces de 10 thalers.....	7.50@ ....
Doublons espagnols.....	15.40
Doublons patriotes.....	15.35
Doublons mexicains.....	15.40
Pièces de 20 pesos mexicains.	....@ 19.40
Or de l'Amérique du Sud.....	80c par poz
20 marcs prussiens.....	4.60@ 4.74
Or de la Californie.....	7@8 0[0 ces
Or américain, poids léger.....	95@ 97
Or américain, mutilé.....	5 0[0 d'escompte

MARCHE MONETAIRE.

L'argent est en demande modérée et moins ferme.

Prêts sur demande: aux banques 7 à — pour cent; en dehors des banques, 5 à 7 pour cent.

Les taux d'escompte par au sout centaine sont:

Papier de commerce exceptionnel.	8 pour cent
Papier ordinaire A1.....	8 "
Prêts sur garanties collatérales...	5@7 "
Hypothèque A1.....	7@8 "

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 94 @94⅛
STERLING et cables:
Connaissement de navire A1 clear..... 480 @ 481
eTraites aux banques..... 483
eSoixante jours.
Les FRANCS sont calmes.
eFrancs de commerce..... 5,25 nom.
eTraites de banques..... 5,22
eSoixante jours.
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est faible.
Traites de commerce $2 00 d'escompte par $1,000.
Les banques tirent des chèques nominaux au pair.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureau à 11 A. M.

Pas de ventes.

A la séchere de la Bourse.

$5,000 Bons à prime..... 86

Dividendes.

La compagnie N. O. City & Lake R. R. a déclaré un dividende de 1 1[2 pour cent [et non 2 1[2 pour cent comme cela a été annoncé hier] payable le 10 octobre.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	au pair	Valeur	Offre	Demande
Canal & Banking Co	100	....	....	....
Citizens	100	....	....	43
Germania National	100	....	....	....
Germania Savings	100	....	....	....
Hibernia National	100	127	....	....
Louisiana National	100	109	....	112
Metro. Loan & Savings	100	115	....	....
Mutual National	100	....	....	....
N O National	100	270	275½	....
People's	50	50	....	51
State National	100	....	....	....
Union National	100	....	....	....
Whitney National	100	104	....	105½
Compagnies d'assurance.				
Crescent Ins	100	78½	....	85
Factors and Traders Ins	100	88½	....	....
Firemen's	25	....	....	....
Germania Ins Co	100	....	....	125
Hibernia Ins	100	105	....	....
Home Ins	40	28	....	....
Hope Ins	100	100	....	104
Lafayette	50	....	....	....
Merchants Mutual	100	64	....	....
Mechanics and Traders	100	....	....	....
N Orleans Ins As	30	26½	....	....
N Orleans Ins Co	25	40	....	48
People's Ins	25	....	....	....
Sun Mutual Insurance	100	120	....	....
Southern Ins Co	100	83½	....	....
Teutonia	100	....	....	....
Chemins de fer urbains.				
Carrollton	100	92½	....	95½
Crescent City	100	67½	....	....
Canal and Claiborne	100	....	....	....
New Orleans City	100	96	....	97½
Orleans Ins	50	38½	....	40½
St-Charles Street	50	74	....	....
Actions diverses.				
Bienville Oil Works Co	100	....	69½	....
C C C Slaughterhouse	100	....	....	....
C C Slaughterhouse	50	29½	33	....
Imp Bonded Warehouse	100	....	....	....
Jefferson City Gas Light Co	100	....	....	....
Louisiana Ice Man Co	50	13	19	....
La State Lottery Co	100	....	....	....